



Bernard Galand

LE
MANIFESTE
DU SUJET

LE MANIFESTE DU SUJET

DU MÊME AUTEUR

Mélissa, Editions Lettres nouvelles
Maurice Nadeau, 1978
Prix de la Critique, 1978

L'Offense, Editions Denoël, 1999

Le Festin de l'ombre, Editions Denoël, 2000

La huitième invention, Editions Amazon, 2015

Le Silence, Editions Amazon, 2015

LE MANIFESTE DU SUJET

Bernard Galand

1ère édition aux Editions du Bord de l'eau, 2007

Copyright © 2018 Bernard Galand

Tous droits réservés.

ISBN : 9781980783077

*Site internet :
www.bernardgaland.com*

INTRODUCTION

FUNÉRAILLES DU SUJET

Il paraît que le Sujet est mort et qu'il ne s'en rend même pas compte. Pire encore : il paraît qu'il n'a jamais existé. Certains égarés continuent à dire « Je », à répéter *je désire, je veux, je parle*, mais ils ont tort. Car ils ne savent pas, ces candides, que «Ça désire», que «l'histoire est un processus sans Sujet» et que toute affirmation d'une volonté libre n'est que puéride croyance. Ainsi subissons-nous, depuis des lustres, la loi de ces jugements péremptoires : il n'y a pas de Sujet, la conscience qui prétend le refléter n'est elle-même qu'un mirage obstiné, et l'entêtement à opposer au monde un Je singulier n'est qu'une marque de narcissisme, une faute philosophique. Comment ces jugements contradictoires *a priori* sont-ils possibles ?

Contradictoires, ces jugements le sont, du fait même que ceux qui les prononcent manifestent leur existence de Sujet dans le mouvement même où ils prétendent la nier. Car ce n'est pas le Ça qui écrit que

«Ça désire», ce sont des philosophes qui pensent, c'est-à-dire des consciences qui s'adressent à d'autres consciences. Et ces jugements ne sont pas contradictoires par maladresse, ils le sont *a priori*, au nom d'une métaphysique qui pose comme principe premier que le Sujet ne peut pas être, qu'il n'est qu'une illusion enfantée par un idéalisme impénitent. Ils sont même terroristes puisqu'ils interdisent la réfutation, puisque toute réplique sera balayée comme le signe d'une éternelle naïveté, naïveté qui serait elle-même la preuve ontologique de l'illusion du Moi. Ainsi sommes-nous condamnés au silence par les tenants de cette étrange vérité. Eux aussi, d'ailleurs, quand on y pense. Et pourtant, ils parlent.

D'où vient ce Verbe sans Sujet? Qu'est-ce qui a précipité la pensée dans cette contradiction infernale? Où est l'erreur, donc? Et comment en sortir?

PREMIÈRE PARTIE

ITINERAIRE D'UNE ERREUR

CHAPITRE 1

L'ORIGINE (DESCARTES)

Pour retrouver le concept (et l'erreur) à son origine, on ne remontera pas jusqu'à Saint-Augustin qui, pourtant, avait déjà pressenti la chose. On ira chercher la pierre philosophale là où chacun s'accorde à la trouver: chez Descartes. C'est en effet le *cogito* qui fonde toute pensée sur l'évidence du Sujet. Pour autant, il ne faut pas se tromper sur la découverte cartésienne, et sa formulation peut prêter à confusion: *je pense donc je suis* ne signifie pas que je suis grâce à la pensée. Il faut comprendre: je pense, donc il y a un Je qui pense. Un Je, et non pas un Ça. Quoique. Car Descartes, qui ne recule devant rien, se pose immédiatement la question: qu'est-ce qu'une *chose* qui pense. Il va répondre que c'est un Sujet. Mais ça ne va pas être simple. Et ça va coûter cher par la suite. Suivons donc René dans ses méditations.

Et puisque les nouveaux prophètes prétendent que nous sommes victimes d'une illusion, remettons sur le métier l'ouvrage de Descartes et pratiquons avec lui le

doute méthodique. La réalité du monde sensible n'est pas certaine, tout ce qui semble exister autour de moi n'existe peut-être pas. On ne pourra donc chercher de ce côté le socle de l'être véritable, on ne peut prendre le risque de s'appuyer sur des mirages. Soit. *Exit* le matérialisme. Allons plus loin. Si les corps ont une existence douteuse, mon corps lui-même pose question. Il est possible que lui aussi ne soit qu'un mirage. C'est possible, en effet. On remarquera que tout cela ne m'empêche pas de penser. Et que, même si tout est mirage, derechef je pense. Allons plus loin encore. Peut-être que je suis vraiment victime d'une illusion radicale, comme disent les autres. Peut-être que je rêve les yeux ouverts. Peut-être qu'un malin génie cherche à m'égarer. Peut-être que je me trompe en disant que je pense, et par là que je suis. Peut-être. Mais si je me trompe, c'est que je suis. On a beau pousser le doute à l'extrême: si je doute, je suis, si je me trompe, je suis. Et si je pense que je ne suis pas (et que Ça pense), je suis toujours. Voilà l'évidence du *cogito* et elle est incontournable: il y a quelque chose qui pense, qui est.

Mais qu'est-ce donc que cette chose? C'est là que tout se noue. Avec notre pratique du doute extrême, nous en avons conclu que je pense même si le reste du monde, et singulièrement mon propre corps, n'existait pas. Dès lors cette chose qui pense existe seulement par elle-

même, *solo ipso*, (d'où l'expression de « solipsisme cartésien »). Elle n'est pas la conséquence d'une autre chose, encore moins son attribut. Elle existe en soi. Dans le langage philosophique, cela s'appelle une *substance*. Et voilà l'origine d'une erreur qui va mettre près de trois cents ans à étendre ses tentacules. Mais nous n'y sommes pas.

Cette substance, donc, n'est pas corporelle, par définition. C'est une substance immatérielle, c'est-à-dire une âme. La substance pensante, le Sujet, est une âme. On comprend bien ce qui va gêner dans les siècles à venir. Et l'on commence à pressentir ce qui va se passer: des énervés vont jeter le bébé avec l'eau du bain. Mais revenons à Descartes. Nous sommes en plein XVIIe siècle, et il ne peut pas penser la notion de substance comme le feront les philosophes du siècle suivant, éclairés par les découvertes de la physique. C'est littéralement impossible. Alors il fait ce qu'il peut. Il réduit le concept à sa plus simple expression: la substance est ce qui n'a besoin *que* du concours ordinaire de Dieu pour exister. Elle n'a besoin de rien d'autre, mais il lui faut quand même ça: un créateur. Puisque qu'elle ne dérive de rien d'autre, dans un monde qui peut-être n'existe pas, elle ne peut trouver son origine *que* dans un être transcendant au monde. Nous y sommes. Il y a de la substance (pensante), c'est une

certitude. Donc il y a du Dieu.

L'affirmation du Sujet renvoie à l'affirmation de Dieu. C'est cher payé. Mais poursuivons, parce que ça va être encore plus cher. Dieu ne peut pas être ce malin génie qui cherchait à me tromper tout à l'heure; ce serait contraire à sa nature. Dès lors, puisque je sens en permanence que mon âme est reliée à un corps, c'est que mon corps existe. Quant à mes sens, ils me trompent parfois, certes, mais ils ne peuvent me tromper tout le temps, en vertu de la perfection divine déjà évoquée. Et puisque je perçois tout le temps le monde sensible, c'est qu'il existe lui aussi. Voilà comment, en faisant le détour par Dieu « qui ne peut pas vouloir me tromper », Descartes affirme l'existence d'une deuxième substance, la substance corporelle. Ce dualisme fera couler beaucoup d'encre.

Mais ce n'est pas tout. Nous venons de voir que mon âme *sente* mon corps, tout le temps, même si c'est parfois de façon confuse. Cela signifie donc qu'elle est, en quelque façon, *reliée* à mon corps. Cela gêne un peu la logique, bien sûr: les substances n'existant que *solo ipso*, seulement par elles-mêmes, elles ne peuvent être *liées* à quoi que ce soit, encore moins à une autre substance. Mais cela ne gêne pas Descartes qui est prisonnier d'une autre logique, celle de la perfection divine. Puisque je sens cette liaison, c'est qu'elle existe

aussi sûrement que Dieu n'est pas un malin génie. Et il la cherche, cette liaison. Mieux encore, il la trouve: c'est la fameuse glande pinéale, sise à la base du cerveau (ne pas confondre le cerveau et l'âme, le cerveau c'est encore le corps). Et rien n'arrêtera René dans le développement de cette théorie catastrophique. Au contraire, il va mettre sa glande à toutes les sauces. C'est ainsi, par exemple, qu'il s'en servira pour expliquer les passions de l'âme. Quand l'âme pâtit (subit) c'est que le corps agit sur elle. Comment? C'est très simple. Le corps éprouve une sensation quelconque, la douleur par exemple, il envoie le message au cerveau par le canal des nerfs (lesquels sont des petits tubes véhiculant des *esprits animaux*), les esprits animaux excitent la glande pinéale, laquelle *chatouille* l'âme qui, dès lors, pâtit. Et c'est ainsi que lorsque mon corps a mal, mon âme dit qu'elle souffre. Mais c'est vrai aussi pour le plaisir. Et c'est vrai aussi à l'envers: quand c'est mon âme qui agit sur mon corps (glande pinéale, esprits animaux, muscles), cela s'appelle une volonté ou volition. Bref, il apparaît que ces deux substances réunies dans un même homme *agissent* l'une sur l'autre d'une façon proprement mécanique. Ce mécanisme est plus communément appelé *mécanisme* quand on parle de la théorie cartésienne.

Ce rappel était nécessaire pour comprendre ce qui

va se passer ensuite. *Solipsisme, dualisme et mécanisme* étant les trois mauvaises fées qui ont accompagné le Sujet à sa naissance, on s'est trompé en croyant qu'elles lui étaient consubstantielles. Et l'on s'est acharné contre le Sujet (à tort) parce qu'on a voulu se débarrasser des sorcières (à raison). Cette erreur a eu des conséquences gravissimes, jusqu'à nos jours, comme on va le voir. Mais auparavant il nous faut encore faire un détour chez deux philosophes post-cartésiens pour mesurer l'étendue du désastre. Car il y a des erreurs fécondes, mais cette confusion majuscule s'est enroulée sur elle-même au point de conduire à la déraison pure.